



FRANÇOIS-XAVIER DE  GUIBERT

PHILOSOPHIE

Réalisme intégral

Claude Tresmontant
métaphysicien de la création

Anthologie de l'œuvre publiée

Présentée par Paul Mirault

Préface de Yves Tourenne o.f.m.

Réalisme intégral

Réalisme intégral

*Claude Tresmontant, métaphysicien de la création
Anthologie de l'œuvre publiée*

*Présentée par Paul Mirault
Préface de Yves Tourenne o.f.m.*

Éditions François-Xavier de Guibert

Pour les extraits de *Essai sur la connaissance de Dieu* et *Essai sur la pensée hébraïque*,
© Éditions du Cerf.

Pour les extraits de *Les origines de la philosophie chrétienne*, © Éditions Fayard.

Pour les extraits de *Comment se pose aujourd'hui le problème de l'existence de Dieu ?*,
Introduction à la métaphysique de Maurice Blondel, *Introduction à la pensée de Teilhard de Chardin*, *Introduction à la théologie chrétienne*, *L'enseignement de Ieshoua de Nazareth*, *La crise moderniste*, *La doctrine morale des prophètes d'Israël*, *La métaphysique du christianisme et la crise du XIII^e siècle*, *La mystique chrétienne et l'avenir de l'homme*, *Le problème de l'âme*, *Le problème de l'athéisme*, *Le problème de la révélation*, *Les idées maîtresses de la métaphysique chrétienne*, *Problèmes du christianisme*, *Sciences de l'univers et problèmes métaphysiques*, © Éditions du Seuil.

© Éditions François-Xavier de Guibert, 2012

10 rue Mercœur, 75 011 Paris.

ISBN : 978-2-755-40494-4

ISBN pdf : 978-2-755-41026-6

Claude Tresmontant : un métaphysicien de la Création et de sa finalité ultime

« La métaphysique n'est pas quelque chose de mystique, ni de magique, ni d'irrationnel. La métaphysique est tout simplement l'analyse logique complète, intégrale, du donné de notre expérience. Il s'agit tout simplement de s'instruire en ce qui concerne ce qui est donné dans notre expérience, dans toute notre expérience, et de s'efforcer de raisonner correctement. »¹

Métaphysicien, Claude Tresmontant a vécu penché sur deux « livres »² : celui de l'histoire de l'Univers, et celui de la Révélation faite par le Compositeur de l'Univers au peuple hébreu. Il ne cessa de se passionner pour les découvertes en astrophysique, en paléontologie, en neurophysiologie, etc. À partir de deux réalités couplées dans la cosmogenèse (croissance de l'information, et tendance à la dé-composition), il s'interrogeait : l'Univers est-il pensable seul, est-il l'Absolu, ou le tout de l'être ? Il dégagait ainsi, à partir de la genèse du monde, le fait de la Création et la distinction fondamentale entre le Créateur et le créé. À partir de là, il posait la question : le Créateur n'a-t-il pas communiqué son dessein ultime sur l'Univers en un point germinal de l'histoire humaine ? Et il dégagait dans le fait qu'est l'histoire du peuple hébreu le

1. *Les métaphysiques principales*, 1989.

2. *Études de métaphysique biblique*, 1955, p. 11, *Problèmes de notre temps*, 1978, p. 156-157

fait de la Révélation, qui est la Création continuée sur un autre registre ; la communication progressive à l'intelligence humaine, à travers le prophétisme du but ultime de tout ce qui existe dans le monde. La Révélation divine et l'histoire de l'Univers connue par les sciences sont bien distinctes, mais Claude Tresmontant ne les séparait pas, car, comme il l'a dit plusieurs fois, « unique est l'auteur de la nature et de la grâce ». D'où son effort de penser ce qu'il appelait une « circulation » entre cosmologie, métaphysique, exégèse de la pensée hébraïque, et les dogmes catholiques.

Claude Tresmontant se savait débiteur et disciple de métaphysiciens ; il ne réfléchissait pas sans l'histoire de la pensée et de la philosophie, lui qui disait en 1996 : « Je dois tout à mes maîtres. » Il eut la grâce d'être enraciné à la fois dans la pensée antique et médiévale et dans la pensée contemporaine. Il tirait des auteurs le meilleur d'eux-mêmes, et les poussait plus loin, en étant toujours libre de toute « scolastique », afin de s'ouvrir, par les Anciens et les Modernes, au Réel toujours plus riche que toute pensée. L'on peut dire qu'il a puisé dans la pensée de saint Thomas d'Aquin – lu dans le texte et par-delà les différends entre les multiples thomismes – le sens de sa réflexion : partir du Réel, dégager une philosophie de la nature, pour constituer une métaphysique réaliste qui soit l'« armature³ » d'une réflexion théologique⁴. Il fut à la fois profondément disciple de l'Aquinate et très libre ; car répéter aujourd'hui saint Thomas, compte tenu de ce que nous savons de l'Univers, lui semblait un danger. Il fut à l'école d'Aristote et de Thomas d'Aquin, à l'encontre de tout idéalisme, mais en les repensant, en les précisant par quatre penseurs contemporains, Henri Bergson, Maurice Blondel, le P. Laberthonnière, le P. Teilhard de Chardin. Sans eux, Claude Tresmontant ne serait pas parvenu à constituer son œuvre, toujours en recherche pour être transparente au Réel. Mais s'il a beaucoup reçu de Teilhard, de Laberthonnière,

3. Terme de Claude Tresmontant, *L'activité métaphysique et la théologie*, 1996, p. 32.

4. Cette phrase de 1973, qu'il a redite ailleurs, exprime la méthode et l'esprit de la recherche de Claude Tresmontant, héritier de saint Albert le Grand et de saints Thomas d'Aquin : « Les sciences de l'univers et de la nature sont l'introduction normale à la vie contemplative » (*Introduction à la théologie chrétienne*, p. 39).

de Bergson (en étant lucide sur ce qui chez eux est imprécis ou erroné), c'est sans doute du Blondel de la *Tétralogie* des années trente-quarante qu'il fut le plus proche : l'effort du philosophe d'Aix de constituer une métaphysique de la pensée cosmique, du rapport entre l'Être et les êtres, du rapport entre l'Acte pur et les causes secondes, une métaphysique de la Création continuée et inachevée, ouverte au Surnaturel chrétien, a inspiré Claude Tresmontant depuis ses premiers livres de 1953 et de 1955, jusqu'à ses *Cahiers* des dernières années de sa vie. Mais il repensa l'héritage de Blondel par ce qui fut, depuis 1953 jusqu'à sa mort, la matrice de sa pensée : ce qu'il appelait « la métaphysique des Hébreux », et « la Pensée de l'Église de Rome » qui la continue. Il ne confondait pas la philosophie, l'étude biblique et la théologie ; mais il cherchait à penser en métaphysicien nourri de la pensée hébraïque (spécialement le Cantique des cantiques, et les lettres de Schaoul que l'on appelle l'apôtre Paul) les conditions fondamentales de ce qu'enseigne la théologie catholique, en son sommet : la divinisation de l'Homme, l'union sans confusion du Créateur et de l'humanité.

Claude Tresmontant fut un métaphysicien, et un traducteur au sens le plus noble de ce terme, pour l'Homme de la fin du xx^e et du xxi^e siècles. Il lisait dans leur texte et s'efforçait de transmettre la lettre et l'esprit des philosophes grecs, latins, allemands, et surtout de la Bibliothèque hébraïque intégrale, de telle façon que l'homme cultivé, mais aussi les gens simples puissent comprendre, assimiler et confronter au Réel. Le contenu intelligible des métaphysiques principales, pour notre temps. Il transmettait son savoir par un « parler » et un style qui permettent à tous (aux athées comme aux chrétiens, aux étudiants saturés d'informations, et d'abord aux gens ignorant tout de la philosophie) de voir les problèmes qui se posent aujourd'hui. Il était certain que la question de la Vérité (de telles philosophies, de telles religions, etc.), est la question que l'humanité ne peut éluder, malgré le subjectivisme, le scepticisme, ou les séquelles du kantisme et le rejet de la métaphysique inductive, qui règnent. Par sa façon de présenter les quelques

grands types de métaphysiques, il permettait de discerner le vrai et le faux, car tout ne peut être vrai : « la vérité ne peut pas être multiple ni polychrome » (1990).

En notre temps d'éclatement des savoirs, mais aussi de recherche d'une pensée qui synthétise et harmonise « les degrés du savoir », nous pourrions dégager trois perspectives que Claude Tresmontant a proposées, surtout à partir des années 1973, bien qu'elles fussent présentes en germe dès son premier livre *Essai sur la pensée hébraïque* en 1953.

Il se prononçait pour une discipline, qui, disait-il en 1975, n'est pas encore constituée, l'« anthropologie intégrale ». À l'opposé d'une anthropologie tronquée qui réduit l'Homme à n'être qu'un animal (plus évolué?), ou qui ne voit en lui que la dimension psychologique, neurophysiologique ou politique, cette science considérerait l'être humain dans toute sa dimension, comme animal appelé à une métamorphose d'ordre ontologique, qui verrait en lui un être divinisable. Il dira en 1980 qu'« on ne comprend pas l'Homme si l'on ne connaît pas son passé, et on ne le comprend pas si l'on ne discerne pas son avenir. Son passé est connu par les sciences expérimentales, son avenir est connu par la révélation et par l'incarnation, c'est-à-dire par l'union hypostatique » (l'union sans confusion et sans séparation de l'Unique incréé et de l'Homme créé nouveau, accomplie dans celui que les chrétiens appellent « le Christ »). Il pensait que des paléontologues, des psychiatres, mais aussi des philosophes et des théologiens ouverts à la mystique pourraient coopérer à cette discipline.

À la fin des années soixante-dix, il verra le christianisme orthodoxe comme « une théorie générale du Réel » : non pas une sorte de gnose qui prétend tout englober dans un Système de la Science ; mais une vision du monde unifiée dans un ensemble intelligible : l'histoire de la Création passée et présente, et l'avenir de cette Création. Comme il le disait, « le problème n° 1 » au XXI^e siècle « c'est d'intégrer les connaissances que nous recevons de l'Univers et de la nature par les sciences expérimentales,

et les connaissances que nous recevons de la révélation et de l'incarnation, dans une vision du monde unique, qui ne confonde pas les sources de la connaissance, mais qui ne les sépare pas non plus » (1980).

Claude Tresmontant fut un philosophe autonome, un historien et un logicien de la métaphysique, mais il refusa de pratiquer une « philosophie séparée », close sur elle-même. Dès sa jeunesse de philosophe, il pensait que rien n'est plus beau pour un métaphysicien que de penser le fait historique, la constitution ontologique, et la fonction dans l'histoire de l'Univers de Celui qui est « l'homme assumé en Dieu et né en Dieu » comme le disait le pape Alexandre III, le 24 décembre 1164, de Celui qui disait : « Je suis dans le Père et le Père est en moi » (Jn 14,11). Sans confusion et sans séparation, Claude Tresmontant fut un métaphysicien, et un penseur de la christologie. Il aura cherché à penser le sens premier et dernier de la réalité de ce que l'on appelle couramment (maladroitement ?) l'« incarnation », en intégrant dans sa propre recherche de penseur de tout le Réel, la christologie du franciscain Jean Duns Scot, mais aussi la sagesse mystique de saint Jean de la Croix : le seul Médiateur entre l'Incréé et le créé, « un homme, Jésus le Christ » (1 Tim 2,5) est le premier voulu et aimé par Dieu « avant la création du monde » (Jn 17,24), indépendamment du péché de l'humanité. Et cet Homme qui est le Fils de Dieu est la base, ou mieux, comme disait souvent Claude Tresmontant, la « cellule-mère » d'un Organisme, l'Église, où s'effectue la transformation des âmes, appelées à devenir, par grâce et avec leur coopération « Dieu par participation, les égaux et les compagnons de Dieu » (saint Jean de la Croix, cité par Claude Tresmontant en 1975).

Ce que peut apporter de vivifiant à la philosophie l'œuvre diverse et unifiée de Claude Tresmontant, c'est à la fois une méthode, un contenu, et un parachèvement : la méthode expérimentale pour une métaphysique réaliste, dans une lignée qui va de l'aristotélisme à Bergson et au Blondel des années trente-quarante. Une réflexion sur le contenu intelligible

de l'orthodoxie chrétienne (fondée sur l'histoire du peuple hébreu et sur la métaphysique qu'elle recèle) articulé aux sciences de l'Univers ; et la méditation sur les conditions métaphysiques de la nouvelle Création, de l'achèvement de l'anthropogenèse en Celui que Jean Duns Scot appelait le Chef-d'œuvre de Dieu, *summum opus Dei*. Enfin, un parachèvement de la Pensée par l'étude de la langue originaire et de la datation de ces quatre livrets que l'on appelle les Évangiles, des lettres de saint Paul, de l'Apocalypse. En se consacrant principalement à la traduction et à la réflexion sur ces documents, de 1983 à 1997 (où il travaillait sur l'Épître aux Hébreux), Claude Tresmontant n'a pas quitté sa vocation de métaphysicien pour passer à ce que l'on appelle l'« exégèse⁵ », qu'il vaudrait mieux peut-être appeler l'étude de la réalité historique et linguistique, et de la pensée de Celui que le pape Léon le Grand appelait en 449 l'« Homme véritable uni à Dieu véritable ». Dès l'*Essai sur la pensée hébraïque* en 1953, il fut, sans confusion et sans séparation un métaphysicien et un penseur formé à la philologie biblique. Disons brièvement pour finir ce qu'il a apporté à l'exégèse, et ce que celle-ci a apporté à son service de la Pensée, pour le parachever.

Formé à la discipline de la méthode inductive pour constituer une recherche métaphysique réaliste, Claude Tresmontant a montré que la question de la vérité se pose nécessairement à propos des quatre Évangiles, pour toute intelligence honnête et courageuse, aujourd'hui. Sont-ils d'abord des productions par les communautés chrétiennes de soi-disant faits ou paroles du Christ, qu'elles ont composés, adaptés ou modifiés, bref des représentations du Christ ? Dans ce cas, en lisant ou écoutant les Évangiles, l'on ne connaît pas la réalité, l'on n'atteint que l'idée que telle église se faisait du « Christ » ; en langage kantien, on constitue le phénomène, mais l'on n'atteint pas la Chose-en-soi,

5. Il est significatif que Claude Tresmontant ait écrit en 1989 *Les métaphysiques principales* : une typologie des quelques problèmes fondamentaux de la pensée antique et moderne, un travail de logicien et d'historien de la philosophie destiné à ses amis, les chercheurs.

inconnaissable et invérifiable. La foi des communautés a formé un portrait du « Christ ». Tout l'effort de Claude Tresmontant, en remontant à la source hébraïque de la vie et de l'enseignement de Celui qui est l'achèvement du prophétisme hébreu, a été de montrer, au contraire, que c'est la réalité (le Christ en son histoire) qui a formé ou informé les communautés chrétiennes.

Qu'est-ce que les traductions de Claude Tresmontant, comme chercheur et connaisseur de la Bibliothèque hébraïque et de sa version en grec (la Septante) ont apporté à la recherche intégrale de la Vérité qui fut, dès sa jeunesse philosophique, la question primordiale à laquelle il s'est consacré ? Son effort de philologue et de traducteur pour retrouver la substance hautement intelligible et concrète qu'est le fait de Dieu intégral assumant l'Homme intégral est l'aboutissement ou la quintessence de la démarche philosophique, qui, dès son premier écrit en 1953, l'a opposé à tout idéalisme comme à tout matérialisme : « l'idée est dans le réel » disait-il en 1965, en réfléchissant sur l'Univers ; ou encore la réalité métaphysique est contenue dans l'histoire, le particulier est porteur de signification universelle. Quand il disait le 28 avril 1990 : « Le christianisme est tout d'abord une Pensée. C'est même la Pensée créatrice de Dieu⁶ », il voulait dire que la christologie, fondée sur le fait de l'Homme créé nouveau, en lequel habite la plénitude de Dieu corporellement (Col 2,9 et 1,19), est « le sommet de la métaphysique » : la contemplation de l'Absolu dans un homme issu de l'histoire du peuple hébreu, l'union sans confusion de l'éternité et du temps. C'est pourquoi dans les *Notes* qui accompagnent ses traductions des quatre Évangiles, tout en ayant la précision du philologue hébraïsant et de l'helléniste, il dégagait des problèmes fondamentaux (sur la communication de la vérité, sur le sens de l'Action, de la liberté humaine, etc., en évoquant parfois *L'Être et les êtres* de Blondel). La question

6. « Le message créateur nouveau inscrit dans les quatre Évangiles a pour raison d'être et pour fonction de créer l'Humanité nouvelle qui est la véritable Humanité voulue et visée par Dieu depuis les origines et avant la création de l'Univers physique » écrivait-il le 4 avril 1991.

de la datation, et celle de la langue originaires des Évangiles, bien loin d'être un à-côté de sa recherche métaphysique, sont le parachèvement de ce qui lui semblait le plus important pour l'humanité au ^{XXI}^e siècle, et qu'il appelait en 1978 « la recherche fondamentale » au sujet de « l'histoire de l'Univers et du sens de la Création », la connaissance de la Vérité par la science la plus haute, et à la portée des plus petits.

L'anthologie que nous offre M. Paul Mirault permettra aux lecteurs neufs (Claude Tresmontant, dans ses cours, ses conférences et ses livres, pensait d'abord à eux) de découvrir la pureté, la puissance, et la « sainte simplicité » (saint François d'Assise) d'une œuvre, unifiée, et en progrès. À la fois constituée en germe dès son premier livre en 1953, elle fut toujours en recherche d'une plus grande précision conceptuelle, d'une sobriété dans sa formulation, afin de permettre à l'humanité du ^{XXI}^e siècle de découvrir le Compositeur, depuis des milliards d'années, de la « symphonie » qu'est l'histoire de l'Univers, en laquelle l'avenir est toujours plus riche que le passé. Claude Tresmontant ne cherchait nullement à présenter sa pensée personnelle. Il méditait sur une Œuvre dont la clef de voûte⁷ est Celui en qui se réalise l'union sans confusion du créé et du Créateur, la « nouvelle Création », par l'Homme qui est le Fils de Dieu.

Yves Tourenne, franciscain, été 2011

7. Claude Tresmontant a reçu cette image de la clef de voûte de la pensée de Maurice Blondel.

Quelques mots d'introduction

Libre de toutes les modes intellectuelles, Claude Tresmontant a écrit une œuvre majeure qui l'inscrit dans la lignée des grands penseurs réalistes. Héritier, il a ajouté à l'édifice légué par ses prédécesseurs une pierre indispensable. Il n'a pourtant pas imaginé un nouveau système philosophique, ces constructions imposantes, on le sait sont le fruit d'une orgueilleuse naïveté, elle nous instruisent bien plus sur les préférences de leurs auteurs que sur la réalité. Tresmontant nous dirait, avec l'humour qu'on lui connaissait, que ces « bâtisses intellectuelles » naissent toujours d'une « préférence secrète du cœur », le plus souvent à l'insu d'auteurs qui restent, quant à eux, persuadés d'avoir dévoilé le monde. À l'opposé du nominalisme, il jugeait que le choix préalable de la démarche des sciences expérimentales inaugurée par Aristote, peut seul nous prémunir contre ce risque de croire que nos idées sont des réalités, quand, dans les faits, elles ne sont le plus souvent que des constructions sans objet, ce qui est la mort de la philosophie. Claude Tresmontant, lui, s'est toujours efforcé d'analyser les problèmes de manière rationnelle, en partant de la réalité donnée objectivement dans l'expérience. Et au cœur de cette expérience, celle du peuple hébreu et la langue dont elle est le compte-rendu ont dans la genèse de sa pensée une fonction originelle et décisive. C'est également la méthode que choisirent Bergson, Teilhard de Chardin et Maurice Blondel qui jouèrent un rôle essentiel dans la genèse de ses travaux. À chacun de ces maîtres, Tresmontant aura rendu hommage en poursuivant l'effort entrepris, et en corrigeant

ce qui pouvait lui sembler insuffisant. Pour cette raison il n'aurait pas supporté de devenir un « gourou », un maître à penser, l'objet d'un culte au sein de l'université. Il cherchait, non des disciples (terme qui lui semblait incompatible avec la recherche et l'ouverture de l'esprit scientifique), mais des hommes et des femmes qui puissent à leur tour prendre la relève, pousser les recherches dans de nouvelles voies, corriger les lacunes. C'est dans cet état d'esprit que Tresmontant s'est lui-même placé dans continuité des grands savants que furent Thomas d'Aquin, Bonaventure, Duns Scot, Newman, Bergson, Teilhard et Blondel, pour ne citer que quelques-uns parmi les plus présents dans son œuvre.

Le travail philosophique de Claude Tresmontant est donc l'inverse d'un système. Les systèmes, sont clos, repliés sur leur propre logique, globalement stériles, et par nature incapables de rendre compte de la réalité objective. Beaucoup d'entre eux voudraient laisser croire que tout est dit, que l'histoire de la pensée s'achève avec eux. La pensée scientifique est quant à elle ouverte, ainsi que l'est celles des grands docteurs qui depuis Aristote travaillent à comprendre le monde et sa raison d'être. Tresmontant s'est totalement inscrit dans cette démarche scientifique rigoureuse, dans un effort collectif transdisciplinaire qui ne saurait se satisfaire de la contemplation d'une idée morte. Il ne parlait pas d'un monde duquel il n'aurait rien connu, mais il se tenait informé des résultats obtenus dans toutes les disciplines scientifiques, comme la physique, l'astrophysique, la chimie, la biologie, la neurologie, la psychiatrie, l'histoire, l'anthropologie etc. Cette démarche – humble et donc rationnelle – correspond au fond à ce qu'est la création : elle est vivante, inscrite dans la durée active et non arrêtée sur quelque idée fossilisée, aussi vide qu'un vieux coquillage abandonné dans un grenier.

Méthodologie mise à part, nous pouvons dire un mot de l'apport de Claude Tresmontant à la recherche métaphysique. Il ne s'agit pas ici, bien entendu, de tout dire, mais d'aller au cœur du travail du savant, au point focal autour duquel toute l'œuvre, dans une certaine mesure s'organise, s'harmonise. Ce principe est exposé

dès son premier ouvrage, *L'Essai sur la pensée hébraïque*, publié en 1953. Cette idée directrice n'est pas une invention, une extériorisation de la psychologie de Claude Tresmontant, mais bel et bien le résultat d'une certitude expérimentalement vérifiée et vérifiable. Une idée qui, pour être présente dans la pensée hébraïque, n'en est pas moins démontrable : l'univers n'est pas l'être en tant qu'être, il est dépendant et s'inscrit dans une durée qui le crée. Le temps, ou plutôt la durée, ainsi que l'a prodigieusement mis en lumière Bergson, n'est pas une juxtaposition, mais un mouvement continu et jamais interrompu de création d'imprévisible nouveauté. Peut-être même la notion de temps est-elle totalement dépendante de ce mouvement créatif. La philosophie et les sciences ont longtemps eu comme principe quasiment impensé que le temps est le décalque de notre logique mécanique. Elles ont donc pensé le temps géométriquement. Autant dire qu'elles ne l'ont pas pensé, puisque ce temps logique présente la particularité de n'être qu'un développement mathématique et donc réversible et *rejouable*, ainsi que l'est le mouvement illusoire des acteurs sur une pellicule cinématographique. Or, encore une fois, que l'on nous pardonne ces répétitions, ce n'est pas le réel qui est sommé de se mouler sur notre logique *a priori*, mais bien au contraire, il convient que notre pensée fasse l'effort de se rendre adéquate à la réalité. En ce sens, la philosophie ne saurait – si toutefois elle prétend être une science et non de la littérature ennuyeuse – être déductive ainsi que l'est notre activité fabricatrice. Elle se doit d'être inductive et vérifiable (réfutable, dirait Popper), puisque c'est bien le réel qui commande la connaissance et non le sujet pensant ainsi que voudrait nous en persuader le nominalisme kantien. En d'autres termes, l'homme n'est pas le créateur du monde, mais une créature faisant partie du monde ; une créature qui présente la particularité de pouvoir penser le monde et qui se pense en train de penser le monde. C'est donc bien du monde que nous devons partir et non de notre pensée *a priori*, ainsi que le font les auteurs de systèmes philosophiques. Bien plus, notre intelligence finie ne peut vivre, s'épanouir qu'en se nourrissant de l'information qu'elle trouve dans ce monde.

L'univers apparaît donc comme une réalité qui se fait et non comme un donné éternel, ou comme une création déjà achevée. Ce que Tresmontant va montrer dans son œuvre, c'est que ce renversement épistémologique et ontologique ouvre de nouvelles perspectives à une métaphysique restée trop fidèle à la culture hellénique. Le temps est la mesure d'une croissance de l'information et non un cercle clos sur lui-même, ou pire encore, si l'on peut dire, l'histoire d'une dégradation. Pas plus que nos explications du monde ne doivent être fermées sur elles-mêmes jusqu'à l'étouffement de l'intelligence, pas plus le monde n'est clos sur lui-même, mais il est un écrin de créativité d'où surgissent des organisations de plus en plus élaborées, des créatures de plus en plus autonomes, riches et enfin spirituelles. La création est-elle donc aujourd'hui achevée ? Non, le monde n'est pas achevé, minéralisé dans une stérilité qui serait une mort. Le monde est encore aujourd'hui créé et non pas déduit d'un principe.

Or, c'est dans la pensée hébraïque que Claude Tresmontant trouve exprimée cette réalité. Pourquoi donc devrions-nous nous priver de cet apport hébraïque dans le travail de compréhension du réel ? Parce qu'il provient d'une tradition non explicitement philosophique ? Parce qu'il se présente comme une révélation ? Mais si on regarde de plus près l'histoire de la philosophie, on constatera que toutes les traditions philosophiques se sont inscrites dans des cultures qui imposaient un certain nombre de présupposés non critiqués : la religion védique dans toute la tradition acosmique de l'*advaita-vedanta*, la divinisation des astres, l'affirmation de l'éternité du monde et les mythes gnostiques dans la tradition grecque. Cela ne nous empêche aucunement de porter un regard rationnel sur les propositions philosophiques de ces traditions.

Claude Tresmontant va donc dans un premier temps, dès cet *Essai sur la pensée hébraïque*, travailler à mettre en évidence la métaphysique qui traverse tout le corpus biblique. Les premiers ouvrages montrent que cette métaphysique, ainsi abstraite du matériau narratif, prophétique, poétique des Écritures, est la seule qui permette d'apporter des réponses efficaces et convergentes

avec ce que les sciences modernes et la philosophie réaliste nous dévoilent du monde. Cette mise en évidence sera également l'occasion de montrer que cette métaphysique hébraïque est unique dans l'histoire de la pensée humaine et offre une véritable alternative aux pensées grecques et indiennes, et seule peut se vanter d'être moderne, puisque tel est le critère que ses plus fervents détracteurs croient pouvoir invoquer contre elle. Cette première période du travail du métaphysicien français comprend, en plus de l'*Essai sur la pensée hébraïque* (1953), les *Études de métaphysiques bibliques* (1955), *Saint Paul et le mystère du Christ* (1956), et *La doctrine morale des prophètes d'Israël* (1958). Ce dernier ouvrage montre qu'à la métaphysique de la création correspond une éthique, une normative positive qui invite l'*adam* (traduction française: l'*humain*) à accueillir librement en lui une information créatrice inédite qui n'est rien moins que la justification de toute l'œuvre divine et dont le premier né est Jésus, le nouvel *adam*, joyau de notre espèce.

Une fois cette pensée hébraïque mise en évidence, Claude Tresmontant poursuit en montrant que les Pères de l'Église (*La Métaphysique du christianisme et la naissance de la philosophie chrétienne, problème de la création et de l'anthropologie des origines à saint Augustin*, 1961), puis les Docteurs médiévaux (*La métaphysique du christianisme et la crise du XIIIe siècle*, 1964) s'inscrivaient dans ce *phylum* hébreu, tout en dialoguant avec les philosophies grecques qui dominaient alors le monde intellectuel. Émile Bréhier, le grand historien de la philosophie, a eu bien tort de dire qu'il n'y avait pas de philosophie proprement chrétienne pendant les cinq premiers siècles de notre ère¹, mais des chrétiens empruntant leurs philosophies aux Grecs, et tout particulièrement à Platon et aux néo-platoniciens. Tresmontant montre justement que, si les premiers penseurs chrétiens ont emprunté aux Grecs leur langue, leurs concepts et leur logique, ils n'ont cessé de combattre leurs systèmes panthéistes et gnostiques, même si cette

1. Émile BRÉHIER, *Histoire de la philosophie*, tome II, p. 494, cité par Tresmontant dans *La métaphysique du christianisme et la naissance de la philosophie chrétienne*, p. 9-10.

confrontation a évidemment infléchi l'information initiale chez certains d'entre eux. C'est entre autres choses sur la question de la matière et du temps que ces premiers docteurs ont parfois été le plus malheureusement influencés. L'Église a joué alors un rôle important dans cette confrontation des mondes hébreu et grec ; centre d'autorégulation de la pensée chrétienne, elle se présenta dès les premiers siècles comme la gardienne du message initial, du code génétique de la métaphysique chrétienne en écartant au fur et à mesure les spéculations qui lui semblaient incompatibles avec sa doctrine, qui s'en trouva de la sorte enrichie. Ce n'est pas par goût du pouvoir que l'Église dénonce les hérésies, mais parce que telle est sa fonction : elle se sait investie de cette mission de contrôler le développement dogmatique, et d'indiquer les impasses intellectuelles qui ne manquent d'apparaître à certains moments comme des voies royales. En effet, les hérétiques, c'est-à-dire ceux dont la pensée est inadéquate à l'information initiale, peuvent avoir un temps l'impression de dominer le discours traditionnel qu'ils jugent arriéré, mais, de manière rétrospective, on ne peut que constater que leurs visions du monde restaient prisonnières de données culturelles infondées en raison et donc inadéquates à la réalité qu'elles prétendaient pourtant expliquer. Il convient de préciser encore une fois que c'est en philosophe que Tresmontant s'intéressait à la littérature dogmatique ; elle était pour lui un corpus riche d'une information qu'il convenait de fréquenter, ainsi que d'autres penseurs préfèrent chercher des informations dans Plotin ou dans les *Upanishads* indiennes. En d'autres termes, il ne convoquait pas ces textes au titre du principe d'autorité, mais comme documents utiles à son enquête (on doit lire à ce sujet les trois ouvrages suivants : *Les idées maîtresses de la métaphysique chrétienne*, 1962 ; *l'Introduction à la théologie chrétienne*, 1974 ; *La pensée de l'Église de Rome, Rome et Constantinople*, 1996).

Cette vérification de l'unité continue de cette pensée hébraïque et chrétienne témoigne de la présence de cette information qui s'inscrit dans une vision générale du monde vérifiée et vérifiable. Ce travail de vérification et de confrontation, Tresmontant le fit

dans plusieurs ouvrages qui lient les recherches des sciences de la nature (cosmologiques) et la métaphysique créationniste, parfaitement en adéquation avec la méthode d'Aristote et de Thomas d'Aquin. En cela, Tresmontant est peut-être l'un des rares philosophes contemporains à avoir réellement été thomiste en refusant de ne penser que par procuration. Le refus de la métaphysique imposée par Kant, Comte et tous leurs disciples a fini par contaminer tous les esprits, dans une certaine mesure jusqu'aux thomistes qui ont fini par abandonner l'idée qu'ils puissent devoir continuer l'effort du maître en tenant compte des découvertes des grands scientifiques, les nouveaux philosophes de la nature de notre temps. Cette cosmologie contemporaine réclamait ce supplément métaphysique, qu'elle peut aujourd'hui trouver dans les grands ouvrages de Tresmontant. Nous pensons tout particulièrement à cet essai de 1966, *Comment se pose aujourd'hui le problème de l'existence de Dieu*, mais encore à *Sciences de l'univers et problèmes métaphysiques* paru en 1976, *L'histoire de l'univers et le sens de la création* publié en 1985.

Ce travail ne fut pas solitaire dans la mesure où Tresmontant s'appuya sur les travaux de quelques chercheurs contemporains qui nourrirent sa pensée. Il leur consacra d'ailleurs des monographies qui resituent leurs travaux dans cette continuité dont il se fit l'ouvrier. Le père Déodat de Basly eut ainsi l'immense mérite de réintroduire Duns Scot dans le débat théologique et philosophique contemporain². Ce dernier travailla à replacer l'homme-Dieu dans l'économie générale de la création, loin des réductions qui ne voulaient voir en lui qu'un réparateur, venu au monde dans le seul but de satisfaire la justice divine en nous sauvant des conséquences de notre péché. Sans nier la valeur sotériologique du sacrifice du Juste, Duns Scot, Déodat de Basly, Blondel et Tresmontant ont montré qu'en réalité, Jésus est la clef de voûte de toute la création – qui sans lui perdrait toute signification – sa véritable cause

2.. *La christologie de Jean Duns Scot selon le père Déodat de Basly*, 1982 ; *La christologie du bienheureux Jean Duns Scot, L'immaculée Conception et l'avenir de l'Église, note complémentaire à propos du Péché originel*, 1996.

finale. Jésus est celui que, depuis son éternité, Dieu prédestine à naître ; quand bien même les *adam* n'eussent-ils pas péché en se refusant au travail intérieur de la Parole, qu'Il devait naître pour que nous puissions nous aussi renaître avec Lui. Nous pouvons – et c'est là la dimension tragique de nos existences – nous refuser au « *baiser de sa bouche* » et le fuir pour rester maîtres du monde archaïque de nos psychismes primitifs. Mais qui serait assez fou pour dire non à l'amour créateur ? Qui pourra dire non, en toute connaissance de cause, à celui qui a tant aimé le monde qu'il lui a promis cette sur-naturalisation et la participation à son éternité ? C'est bien là que se joue le risque de perdition qui échappe à l'analyse, dans la mesure où elle relève du mystère de l'intériorité.

Tresmontant s'appuya également sur Bergson, dont la théorie générale complète admirablement la christologie scotiste. C'est d'ailleurs Bergson qui est mis à l'honneur dans son *Essai sur la pensée hébraïque* et à qui il doit la mise en évidence de la véritable nature du temps qui est durée créatrice et non le fossile géométrico-logique de la philosophie grecque. C'est bien à la prise en considération du temps, de la durée, que Claude Tresmontant s'est attelé à la suite d'Henri Bergson : penser la création, le fait créateur et non la création achevée, ainsi que nous l'avons déjà souligné. Proposer une ontologie qui prenne en compte le devenir, c'est-à-dire la Création. Claude Tresmontant tente donc de comprendre le monde créé non à la manière de Liné en une classification figée, mais comme une généalogie encore inachevée. En effet, le refus de l'ontologie réaliste conduit au monisme parméniénien qui voudrait que le monde se suffise et soit l'être sans second, donc sans changement. Une véritable ontologie du devenir suppose au contraire que l'on distingue l'Être absolu du monde qui évolue. Le temps est trop souvent réduit à la mesure d'une dégradation, d'une chute dans la matérialité, alors pensée comme une réalité opposée à l'esprit. « Cette conception négative du temps appartient à la métaphysique qui considère la multiplication des êtres comme une chute de l'Un dans la matière et qui déplore cette dispersion illusoire de l'unité primitive dans l'espace et le temps. Le temps, dans cette

métaphysique, doit être surmonté, il faut faire le chemin inverse de celui qu'a commis la procession, il faut retourner à l'état antérieur, qui est le meilleur. Le temps n'est qu'une apparence, ou, s'il est réel, il est le signe d'une chute et d'une faute.³ »

Chez Platon, par exemple, l'être est donné une fois pour toutes, complet et parfait, dans l'immuable système des Idées et le temps ne peut mesurer que l'écart entre ce qui est englué dans la matière et le modèle parfait éternel. Le temps ne serait que l'image mobile de l'éternité (ainsi que le dit Platon dans le *Timée* 37 d), une forme d'illusion dont il conviendrait de se déprendre. Sans création, le temps n'est plus dynamique, mais une juxtaposition, un réceptacle, un mouvement vain. Même Aristote, qui pensa le devenir en posant les principes de puissance et d'acte, ne put se démarquer d'une conception cyclique du temps, l'univers étant supposé éternel.

La philosophie moderne n'échappe pas davantage à ce présupposé hellénique ; ainsi, pour prendre un exemple très significatif, la pensée de Descartes réduit-elle le temps à la mathématique, donc à une juxtaposition d'instants hétérogènes dans lesquels la création ne peut être pensée que comme une fabrication. Mais on pourrait encore évoquer Spinoza qui ne voit dans notre univers que le résultat d'une déduction nécessaire de propriétés qu'enveloppe une notion, ce qui exclut, encore une fois, le temps puisque cette procession pourrait s'effectuer instantanément sans que cela modifie le résultat entièrement enveloppé dans son principe éternel.

Bergson a vu que le temps est l'autre nom de la création et que la philosophie a autant de mal à penser la durée créatrice, c'est parce que notre intelligence « n'arrive pas à saisir l'invention dans son jaillissement, c'est-à-dire dans ce qu'elle a d'imprévisible, ni dans sa génialité, c'est-à-dire dans ce qu'elle a de créateur. L'expliquer consiste toujours à la résoudre, elle imprévisible et neuve, en éléments connus ou anciens, arrangés dans un ordre différent. L'intelligence n'admet pas plus la nouveauté complète

3.. Claude TRESMONTANT, *Études de métaphysique biblique*, p. 24-25, 1955.

que le devenir radical⁴. » C'est cette difficulté à penser le devenir qui faisait dire à Ferdinand Alquié que la durée bergsonienne était impensable. Tresmontant reprend donc à son compte cette découverte bergsonienne de la durée créatrice ainsi formulée : « L'univers dure. Plus nous approfondirons la nature du temps, plus nous comprendrons que durée signifie invention, création de formes, élaboration continue de l'absolument nouveau. ⁵ » Le bergsonisme n'est donc pas un anti-intellectualisme, ainsi qu'ont pu le croire certains thomistes de « stricte observance » – pour reprendre les mots de Tresmontant –, mais bien au contraire une doctrine qui veut prendre en considération le réel tel qu'il est, dans toute sa richesse et complexité évolutive.

Si depuis le XIX^e siècle et peut-être surtout depuis les grandes découvertes cosmologiques du début du XX^e siècle, les scientifiques ont pris en compte le temps dans la compréhension de l'univers, beaucoup de philosophes n'en ont rien fait, et ont ainsi contribué à décrédibiliser la philosophie aux yeux des scientifiques qui voyaient quant à eux un univers en genèse, s'enrichissant toujours davantage à rebours de l'entropie mise en évidence par le second principe de la thermodynamique. Tresmontant analysa les raisons du divorce entre le monde des scientifiques et celui des philosophes et travailla à montrer qu'en réalité, la philosophie, pour peu qu'elle soit fidèle à elle-même, doit contribuer à un travail commun en proposant *la* métaphysique qui ne peut que manquer aux multiples études de l'univers (*Comment se pose aujourd'hui le problème de l'existence de Dieu*, 1966). Il exposa également dans un imposant volume l'impossibilité de l'athéisme, incapable de se justifier métaphysiquement et ne faisant que peu de cas du réel donné dans l'expérience et exploré par les sciences (*Les problèmes de l'athéisme*, 1972). Quelques années plus tard, il proposa une magistrale et éblouissante typologie des métaphysiques (*Les métaphysiques principales, Essai de typologie*, 1989) dans laquelle il démontre que « le nombre des métaphysiques

4.. Henri BERGSON, *Énergie créatrice*, p. 165.

5. Bergson, *Energie Créatrice* p. 11.

possibles et réelles, que l'on discerne dans l'histoire de la pensée humaine, n'est heureusement pas indéfini [...] » et qu'ainsi faisant, il est relativement aisé, en procédant par élimination, de mettre en évidence la bonne, celle qui prend en considération la véritable nature du temps qui est création imprévisible de formes nouvelles.

Claude Tresmontant s'est également appuyé sur les travaux de Teilhard de Chardin auquel il consacra une monographie (*Introduction à la pensée de Teilhard de Chardin*, 1956) ; travaux qui convergent avec ceux de Bergson et de Duns Scot, dans la mesure où ils montrent phénoménologiquement le travail de l'information, du monde inanimé, à celui de l'*homo sapiens* animé d'une psyché réflexive, en passant par toutes les étapes intermédiaires de la biosphère. Pour autant, Tresmontant n'était pas plus teilhardien que bergsonien, mais il voulut retenir le meilleur de leurs travaux qui, sur les questions essentielles, convergeaient. Tresmontant n'était pas plus un disciple qu'un ingrat et comme il ne concevait pas la philosophie comme un jeu de l'esprit, une œuvre d'art à admirer, mais comme un lent et patient travail collectif, il n'hésitait pas à pointer ce qui dans ces œuvres manquait de cohérence et de fermeté : le panthéisme poétique qui affleure dans quelques passages de Teilhard, et le plotinisme qui pollue par moments la métaphysique de Bergson.

Une autre monographie fut consacrée à Maurice Blondel (*Introduction à la métaphysique de Maurice Blondel*, 1963), dont l'œuvre métaphysique est présente dans tous les travaux de Claude Tresmontant, qui la tenait pour l'une des plus importantes de l'histoire de la pensée. Ce que Tresmontant voit dans Blondel, c'est le complément indispensable à la pensée de Teilhard et de Bergson et à la christologie de Duns Scot. Si Teilhard a proposé une description de la cosmogénèse, de la biogénèse et de l'anthropogénèse, « par une phénoménologie de l'évolution dans son sens plénier, c'est-à-dire de la création en train de se faire, mais vue, si l'on peut dire, du dehors, en savant, en physicien, en naturaliste [...] Blondel parvient à un résultat convergent par une

analyse ontologique. Les deux œuvres sont parentes, parallèles, convergentes, mais situées à des niveaux différents, utilisant des techniques de pensée diverses : l'une, celle de Teilhard, principalement phénoménologique, l'autre, celle de Blondel, principalement métaphysique.⁶ » Ce que Blondel voit et que retiendra le réalisme tresmontanien, c'est que l'homme n'est pas un empire dans un empire, mais qu'il s'inscrit bien dans l'histoire de la création dont il fait partie et à laquelle il doit dorénavant coopérer pour que son humanité puisse être surnaturalisée. Nous renvoyons le lecteur aux analyses proposées par le père franciscain Yves Tourenne qui éclairent parfaitement l'apport de Blondel à la pensée de Claude Tresmontant⁷.

À partir des années soixante-dix, s'appuyant fermement sur ces travaux antérieurs, le savant français orienta de plus en plus ses recherches vers les sciences bibliques et théologiques. Sa connaissance parfaite du grec, du latin et de l'hébreu l'amena à entrer, en suscitant la polémique, dans l'histoire de la critique biblique moderne. En 1974, il publia une monumentale *Introduction à la théologie chrétienne* – qui aborde philosophiquement la doctrine catholique dans ses confrontations avec les grandes hérésies du passé et du présent – en quatre grandes parties : Dieu (Création et Révélation), L'Incarnation, La Trinité, et L'Anthropologie chrétienne. En 1979, un ouvrage consacré à la crise moderniste marqua une étape très importante dans les recherches du maître, puisqu'il y montre que cette hérésie moderne, dont Pie X disait qu'elle était l'égout collecteur de toutes les hérésies du passé, repose sur un ensemble d'erreurs philosophiques (sur ce point il avait déjà déblayé le terrain) et exégétiques (*La Crise moderniste*, 1979). C'est cet ouvrage qui va l'amener à remettre en cause la datation tardive des Évangiles et leur langue d'origine ; sujet sur lequel il reviendra en 1983 avec la parution du *Christ hébreu*, puis avec la traduction, abondamment annotée, des Évangiles

6. *Introduction à la métaphysique de Blondel*, p. 32.

7. Yves Tourenne, *Introduction à la métaphysique de Claude Tresmontant*, p. 35 à 43, Paris 2010.

publiée à partir de 1984 et dont le dernier volume, l'Évangile de Marc, parut en 1990. Les travaux linguistiques du savant l'amènèrent à établir que ces textes furent d'abord des dossiers de notes prises au fur et à mesure des événements qu'ils rapportèrent. Ils furent traduits, selon le même principe qui avait jadis présidé à la traduction des écritures hébraïques par les Septante. Si la critique biblique officielle tient pour une datation tardive des textes depuis le XIX^e siècle, c'est, selon Tresmontant, pour mieux nous faire admettre qu'ils puissent n'être que le fruit de l'affabulation des communautés chrétiennes dans lesquelles ils seraient nés. Le travail du critique consisterait alors à purifier le texte de ces débordements mythologiques afin de laisser ainsi apparaître, derrière le « Christ de la foi » quelque chose du « Christ de l'histoire ». Le « Christ de la foi » n'aurait de ce fait plus de vérité que symbolique et ne dépendrait alors que de la croyance et non de la science. On reconnaît ici l'influence désastreuse du kantisme sur la pensée de nombreux théologiens et exégètes. Dans *Les malentendus principaux de la théologie* (1990) Tresmontant revient sur cet abus, savamment entretenu par la critique kantienne, qui consiste à confondre « foi » et « croyance », qui pourtant sont opposées. La *foi* étant la traduction de l'hébreu *émounah* qui signifie « la certitude intellectuelle », et non la traduction du grec *Pistis* qui en effet désigne la croyance infondée. Cette machine de guerre de l'hérésie moderniste a causé des dommages considérables dans le monde chrétien, car tout le monde a fini par admettre, jusqu'au sein du clergé et des universités catholiques, que l'Église n'attendrait des fidèles qu'une soumission sentimentale, fidéiste pour employer un mot technique, voire qu'elle l'encouragerait, quand tout au contraire elle a toujours défendu les droits de l'intelligence et de la connaissance, ainsi que le rappela contre le kantisme le I^{er} Concile œcuménique du Vatican, en 1870. Les conséquences de ce drame sont innombrables et Tresmontant remarquait que le désintérêt de tous, même et surtout des chrétiens, pour la théologie en était l'une des plus inquiétantes. Car, le christianisme ne tient sa force que de sa vérité. Or, la vérité ne peut exiger une soumission

aveugle et irrationnelle, puisqu'elle s'adresse à nos intelligences et volontés dont elle attend l'acquiescement pour pouvoir venir y parachever son œuvre. Ce drame est d'abord individuel, tant il est vrai que la nouvelle naissance ne peut être que personnelle ; mais il est également collectif puisque la paix du monde et son harmonie en dépendent (*Le bon et le mauvais, christianisme et politique*, 1996).

Cette anthologie des textes de Claude Tresmontant voudrait contribuer à répondre à l'attente de nos contemporains abandonnés aux vents mauvais des doctrines closes. Nous voudrions qu'ils puissent, avec nous, profiter de l'enseignement d'un des plus importants métaphysiciens et théologiens de notre temps. Nous serions coupables de le garder pour nous, alors que les hommes et femmes de notre époque bouleversée, livrés aux appétits d'un monde soumis au pouvoir tyrannique de l'argent et de l'hédonisme, attendent cette vérité qui seule pourra les libérer de leurs chaînes et les faire vivre pleinement leur humanité. Nous pensons avec Claude Tresmontant que le Christ est devant nous, modèle de tout progrès réel de l'humanité et des sociétés. Nous espérons que beaucoup liront ces extraits, puis iront à la source pour apprendre ce qui leur a été caché par ce monde dévoué aux idoles.

C'est François-Xavier de Guibert, le dernier éditeur de Claude Tresmontant, qui a eu l'idée de proposer cette anthologie. Organiser ces extraits par thèmes n'aurait été guère faisable, la pensée du philosophe ne s'y prêtant que difficilement. Lors de la publication de ses chroniques pour *La Voix du Nord*, Claude Tresmontant lui-même avait suggéré qu'il conviendrait de réunir ces articles dans l'ordre chronologique. Nous avons donc opté ici pour la même solution. Elle présente entre autres avantages celui de mettre en évidence l'harmonie de la composition de l'œuvre, chaque ouvrage venant compléter, poursuivre le travail antérieur. Un classement thématique l'aurait malheureusement occultée. Le choix des extraits a été difficile, tant il est vrai que tout choix implique un sacrifice. Nous avons dû nous battre contre nous-mêmes pour

respecter l'obligation que nous imposait l'exercice. Mais nous ne doutons pas que la lecture de ces morceaux choisis donnera à plus d'un lecteur le désir de tout lire. Les extraits sont la plupart du temps d'un seul tenant, car les découpages et collages intempestifs, aussi bien intentionnés eussent-ils pu être, n'auraient pas rendu service à l'intelligence des textes. Tous les ouvrages publiés par Claude Tresmontant apparaissent dans cette anthologie et sont brièvement introduits.

Nous espérons que le lecteur trouvera dans ces pages ce que nous avons eu la chance de rencontrer dans l'œuvre et les cours en Sorbonne du savant français. Le travail effectué pour les réunir a été pour nous un moyen également de lui dire toute notre reconnaissance.

Paul Mirault

1953

Essai sur la pensée hébraïque

Avec ce premier ouvrage qui est un essai, Tresmontant, qui n'a alors que vingt-huit ans, pose les fondements de son œuvre ; il ne cessera plus d'en approfondir les thèmes. Son ambition est de rompre avec les clivages universitaires qui voudraient que les exégètes n'aient que faire de la philosophie ou de la théologie, lesquelles ne se refuseraient pas moins à toute compromission. Tresmontant va dès ce premier livre montrer que l'intelligence du réel suppose justement ce dépassement. Il sera dorénavant le « passeur » entre les diverses régions de l'intelligence. Telle est la méthode tresmontanienne.

Il s'agit donc, dans cet essai introductif, de montrer que le judaïsme n'est pas qu'une religion, au sens le plus commun du terme, mais une métaphysique et même une métaphysique absolument originale qui ne saurait être réduite en aucune manière à la pensée grecque, ou orientale. Cette opposition est manifeste tout particulièrement dans la philosophie d'Henri Bergson, ici mise à l'honneur par Tresmontant. En celle-ci divergent le créationnisme biblique d'un côté et quelques réminiscences néoplatoniciennes de l'autre. Ce travail limpide et puissant permet alors de mettre en évidence les exigences philosophiques du judaïsme et donc du christianisme et ainsi faisant de mieux comprendre leur incompatibilité absolue avec les systèmes gnostiques. Il s'agit donc, pour

*Tresmontant, de mettre en évidence le principe organisateur des textes de la Révélation*¹.

1. 171 pages. Cet ouvrage a été publié par les Éditions du Cerf dans la collection « Lectio divina » sous le numéro 12, avec le Nihil obstat et l'Imprimatur.

SOMMAIRE : Introduction.

Chapitre 1 : la création et le créé : La création – Le temps – Le temps et l'éternité – Création et fabrications. L'idée de matière – Le sensible. Le symbolisme des éléments. Le mâshâl. Le particulier – Israël. La philosophie de l'histoire – L'incarnation

Chapitre 2 : Schéma de l'anthropologie biblique : Absence de dualisme âme-corps – La dimension nouvelle : le pneuma

Chapitre 3 : L'intelligence : Le cœur de l'homme – La pensée et l'action – L'intelligence spirituelle qui est la foi – Le renouvellement de l'intellect et la philosophie chrétienne

Conclusion

Excursus 1 : Le néo-platonisme de Bergson ; Excursus 2 : Le souci ; Excursus 3 : La pensée hébraïque et l'Église

Introduction²

Ce travail n'est qu'une esquisse, ou, si l'on veut, une épure. Il essaie de dessiner l'allure d'une pensée, de dégager les lignes maîtresses, la structure organique d'une métaphysique, qui est implicite, mais réellement présente dans les textes bibliques ; sur elle repose la théologie biblique révélée. Il cherche surtout à caractériser les tendances profondes de cette métaphysique sous-jacente à la Révélation, et prérequisée par elle.

Cette esquisse s'est effectuée par comparaison avec les tendances natives de la pensée grecque, celles qui, au cours de l'histoire de la philosophie, se sont déclarées les plus incompatibles avec la métaphysique d'inspiration biblique. Ce sont certaines tendances du platonisme, et surtout du néo-platonisme, qui fournissent ce vis-à-vis, cet adversaire irréconciliable. Les habitudes congénitales – conscientes ou inaperçues –, les problématiques, les concepts fondamentaux, les points de départ sont irréductibles, radicalement hétérogènes. *Quid ergo Athenis et Hierosolymis ?*

On s'étonnera peut-être de la place parfois envahissante tenue par l'exégèse de textes bergsoniens.

Les analyses de Bergson nous ont été un instrument précieux pour apercevoir et libérer les caractères originaux de la métaphysique hébraïque, et pour apprécier la valeur de ses thèses propres, trop souvent méconnues et négligées.

D'autre part, comme cet essai s'élaborait en opposant métaphysique biblique et néo-platonisme, il nous a paru éclairant de souligner combien, dans la philosophie bergsonienne, deux courants hétérogènes interfèrent et se mêlent. L'un plein d'affinité avec la pensée hébraïque ; c'est, chez Bergson, la part en conflit avec la philosophie grecque, celle des critiques, des psychanalyses de la pensée antique. L'autre, par contre, héritier du néo-platonisme, qui reprend les grands gestes et les thèmes de Plotin.

2. Dans l'édition originale, pages 11 à 12. Cette précision, dans le reste du volume, sera systématiquement mentionnée.

Nous avons utilisé dans notre premier chapitre sur la création et le temps ce qui, chez Bergson, permet d'élucider les positions métaphysiques de la Bible. Dans un excursus nous avons relevé les tendances qui apparentent Bergson à Platon, Plotin et Spinoza. Elles rendent le bergsonisme incompatible avec une métaphysique du type biblique, avec la philosophie chrétienne.

Le problème de la philosophie chrétienne est toujours à l'horizon de cet essai. On remarquera que les thèses majeures de la métaphysique biblique préfigurent les « exigences philosophiques du christianisme », telles que les ont dégagées un saint Thomas, un Blondel, un Laberthonnière. La structure métaphysique prérequise par la révélation biblique est identique, par essence, avec celle qui est vitalement exigée par toute théologie fondée sur la Bible.

Nous nous sommes bornés à une étude des positions métaphysiques sous-jacentes à la théologie biblique, c'est-à-dire que nous n'avons pas abordé les questions ressortissant de la théologie biblique elle-même. Notre esquisse est donc d'ordre strictement philosophique.

Toutefois la métaphysique biblique n'est pas une fin en elle-même. Ce n'est pas une philosophie séparée. Aussi trouvera-t-on au cours de ces pages des éléments qui en toute rigueur appartiennent à l'ordre théologique. Ainsi notre schéma de l'anthropologie biblique fait-il mention d'une part surnaturelle en l'homme, la *ruah*, l'esprit.

Cet essai vise donc simultanément plusieurs fins :

- dégager les grands traits de la métaphysique impliquée dans les Livres Saints ;
- caractériser ses rapports avec les *habitus* de la philosophie grecque qui ont joué le rôle le plus saillant ;
- contribuer à définir les exigences et l'essence de la philosophie chrétienne ;
- situer par rapport à elle la tentative permanente de la Gnose et sa signification.

À la fin, il semble qu'un essai d'analyse des *Denkformen*, des tendances et des orientations intimes immanentes aux structures

de pensée, conduite à poser la question des options initiales, des choix secrets d'où procèdent les systèmes – le discernement des esprits.

Chapitre premier. – la création et le créé

II. Le temps³

La création n'est pas loin de nous, reléguée dans un passé inaccessible. Elle continue de se faire aujourd'hui comme aux origines, ou, plus exactement : aujourd'hui *est* aussi origine. La genèse n'est pas terminée. Elle continue. Nous sommes en genèse.

Spinoza considérait l'idée de création comme une absurdité, et pourtant c'est un fait d'expérience, le plus quotidien, le plus continu. La création c'est ce à quoi nous assistons à chaque instant dans le monde. Reléguer la création en un point initial de l'histoire, c'est admettre que rien depuis ne se serait créé, que le réel, figé, se répète depuis lors. C'est confondre création et fabrication. La fabrication, elle, se fait tout d'un coup et peut être achevée en un temps de plus en plus limité. Mais le réel n'est pas un univers d'objets fabriqués, achevés une fois pour toutes. Il est en train de se créer. Le propre de la création est de ne pas être une fabrication.

Cet acte de création est un fait d'expérience, le plus commun, le plus universel et le plus riche d'enseignements métaphysiques. De l'être nouveau, qui ne préexistait d'aucune façon, se crée. C'est ce que signifie le concept de *temps*.

Le temps est un concept qui signifie que tout n'a pas été donné à la fois, mais qu'il y a création de réalité nouvelle d'une manière progressive et incessante, que le réel est en train de se faire, en train d'être, petit à petit, inventé. Il signifie que du nouveau est engendré continuellement. C'est un concept dérivé du réel. Il caractérise cet aspect du réel qui est d'être encore en genèse, en parturition. Le temps est un concept qui connote, selon une de ses propriétés, l'acte de création.

3. Pages 25 à 31.

Le verbe *bara*, créer, est utilisé 48 fois dans l'Ancien Testament ; 20 fois dans le Deutéro-Isaïe, 11 fois dans la Genèse (Code Sacerdotal), 6 fois dans les Psaumes, 3 dans Ezéchiel.

C'est toujours Dieu qui est sujet ; le verbe *bara* n'est employé que pour le faire de Dieu, il lui est réservé.

L'importance métaphysique de la distinction entre le faire divin, qui est création, et le faire humain, qui est fabrication, est fondamentale. Elle est indiquée déjà dans cet usage linguistique. *Solius Dei est creare*.

« *Bara* désigne l'action divine en tant qu'elle produit le nouveau ou le renouveau » (LAMBERT, *Cours inédit sur la Genèse*). Jr 31,22 : « Yhwh a créé une chose nouvelle sur la terre ». השדח הוהי ארב. Cf. Nb 16,30.

Is 65,17 : « voici que je crée de nouveaux cieux et une nouvelle terre ». Cf. Is 4,5.

Ps 51,12 : « Ô Dieu, crée en moi un cœur pur et renouvelle au-dedans de moi un esprit ferme. »

Dans le « Nouveau Testament », même conscience de l'épiphany continue, par la création, de nouveauté : « voici que je fais toutes choses nouvelles », ἰδοὺ καινὰ ποιῶ πάντα, Ap 21,5.

Mais le temps, qui est genèse de nouveauté, implique corrélativement la caducité ; des réalités peuvent devenir périmées. La fixation à ce qui est périmé, c'est l'inversion, c'est l'inintelligence de la création qui est temporelle.

« Les choses anciennes sont passées, voyez, tout est devenu nouveau » (2 Co 5,17).

Par ce plan, cette « économie » temporelle de la création, il y a maintenant un « vieil homme » (Rm 6,6), et un « homme intérieur » qui est une « créature nouvelle », καινή κτίσις (2 Co 5,17 ; Ga 6,15).

La création, comme la sève, opère toujours par l'intérieur : « alors même que notre homme extérieur dépérit, notre homme intérieur se renouvelle de jour en jour » (2 Co 4,16). « De telle sorte que nous marchons en nouveauté de vie », ἐν καινότητι ζωης